

véritable origine de l'art dramatique ? Il est impossible de le dire, car, selon tous les littérateurs, dès les temps les plus reculés, chez tous les peuples, on retrouve, sinon des Corneilles et des Racines, au moins des novices dans le même art, et, à défaut d'une Sarah Bernhardt et d'un grand opéra, des apprentis déclamateurs et l'ombre immense d'un vieux chêne.

Et de cela, il n'y a point à s'étonner, quoique séparés du singe par toute la distance qu'il y a entre la raison et l'instinct, nous aimons à singer. Quel plaisir n'y a-t-il pas pour nous à contrefaire nos semblables de la voix, du geste, des manières ! Or, n'est-ce pas là ce en quoi consiste au fond l'art dramatique ? N'est-ce pas là même la raison du nom qu'on lui a donné : *Imiter ceux qui agissent* ?

La nature est partout la même.

Enfants, quelles heures délicieuses n'avons-nous point passées à chevaucher sur un long bâton, *equitare in arundine longâ*, absolument comme les petits romains du temps d'Horace et les petits-enfants de Louis XIV ! Et, à cheval sur ce bâton, quelle n'était pas notre fierté ! Comme nous nous promenions autour de nous un regard hardi ! Comme nous nous échauffions à faire galoper, trotter ou caracoler cette singulière monture. Et tout cela, histoire de paraître des dragons, des lanciers, des hussards ou des cuirassiers !

Qui n'a vu cent fois des petites filles jouer à la maman ou à la maîtresse d'école ? De deux ou trois pouces plus grande que ses compagnes, l'une de ces enfants commande, pousse, gronde, récompense, punit avec un sérieux et une conscience de sa dignité, hélas ! qu'elle ne saura pas toujours conserver plus tard.

Et ce que les petits enfants, garçons et filles, font au dix-neuvième siècle, au Canada, en France, en Angleterre, partout, les poésies d'Aristophane et de Flaccus tout aussi bien que les jouets, les peintures et les sculptures de nos musées nous prouvent que les petits espions de Rome et d'Athènes le faisaient. Si les hommes ont, comme on le dit, dégénéré, les enfants sont restés les mêmes, et pour le génie imitatif, il n'y a pas au Canada de professeur de deux mois d'expérience qui ne l'ait appris à ses risques et périls.

Cette disposition naturelle ne se trouve pas seulement chez les enfants, elle existe encore dans l'âge mûr. En reproduisant ainsi ce qu'il admire ou blâme, l'homme croit devenir créateur. Voyez ce beau paroleur ; il raconte une histoire. Ses yeux, ses mains, ses pieds, ses poses, tout vous parle ; il s'anime, il gesticule, il dialogue, il change sa voix, il colore sa pensée, accentue son expression, bref, il fait vivre autant qu'il peut, les personnages dont il parle. J'ai dit qu'un beau paroleur le fait, je me suis trompé. Car personne, peut-être, ne reproduit les faits qu'il raconte avec plus de naturel et de vivacité que l'homme sans éducation et la femme du peuple. Bien souvent, à les voir et à les entendre, j'ai pensé que le meilleur conservatoire du monde n'est pas celui qu'on pense, et que beaucoup de nos artistes contemporains pourraient prendre de bonnes leçons de déclamation au fond d'une de nos humbles maisonnettes de campagne ou sur nos places publiques. Pourquoi n'en pas dire autant de bon nombre de nos dramaturges ?

Quoi qu'il en soit, avec cette disposition naturelle à imiter, il est facile de comprendre que toute nation, sauvage ou civilisée, cultiva et cultive encore le drame. Cependant, il n'atteint pas partout le même développement, il n'arriva pas partout à la même perfection. Naturellement, le caractère des peuples, leurs mœurs diverses et les péripéties variées de leur histoire eurent en cela comme en tout le reste, une immense influence. Ainsi, pour en citer un exemple, malgré ses dispositions remarquables pour l'art dramatique, le peuple juif eût toujours la plus profonde horreur pour les représentations théâtrales. Les solennités religieuses, les pompes magnifiques du culte qui se déployaient chaque jour sous ses yeux et qui remplissaient son esprit, son cœur et ses sens, rendaient insipides pour lui les spectacles profanes. En général même, il faut le dire, les orientaux, dans l'antiquité du moins, ne montrèrent pas pour les représentations publiques et bruyantes du théâtre le même attrait que nous, hommes de l'occident. Plus sédentaires, plus méditatifs, moins fortement attirés vers le mouvement de la vie extérieure, ils recherchaient plutôt les joies calmes de la famille. Et dans la famille, près de leurs femmes et de leurs enfants, ils trouvaient ce repos et cette paix que les grecs surtout allaient mendier hors de leur maison et dans l'enceinte de leurs immenses théâtres.

Malgré cela, je le répète, et leurs monuments en font foi, ni les Egyptiens, ni les Chaldéens, ni les Perses ne furent tout à fait étrangers aux plaisirs du théâtre. Dans l'ignorance où nous sommes encore de leur littérature et de leur manière de vivre, c'est aux grecs, ou plutôt pour parler exactement, c'est aux athéniens que nous donnerons dans l'antiquité les premières palmes pour l'art dramatique.

Au commencement, à l'occasion des fêtes célébrées, surtout en l'honneur de Bacchus, quelques citoyens s'habillaient en satyres et représentaient quelque incident gai ou fâcheux de l'histoire du dieu. Mais, à partir de Thespis ou même avant lui, la religion ne suffit

plus. Le besoin d'émotions est un besoin qui va toujours croissant : nos lecteurs de roman en savent quelque chose. Dès lors, les mœurs simples des champs font place aux recherches de la ville. Spectateurs et acteurs s'entourent d'une enceinte et bientôt de murs ornements. Puis des sièges et des gradins, et ensuite l'orchestre, l'avant-scène, la scène et l'arrière-scène. Vient maintenant des artistes : tout est prêt pour les recevoir. Les grands écrivains virent en effet. Eschyle, le rude Eschyle, apparaît le premier ; il multiplie les personnages, il fait une plus large part à l'action, il invente même les décorations scéniques et donne à ses acteurs le costume et, par le costume et le masque, la taille et la voix des héros mis en scène.

Eschyle dans le chœur jeta les personnages.  
D'un masque plus honnête habilla les visages.  
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé  
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Sophocle, plus jeune qu'Eschyle et son rival, lui succède. S'il n'atteint pas comme lui au sublime, il n'a pas non plus ses irrégularités : c'est le Racine du théâtre grec, comme Eschyle en est le Corneille.

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie.  
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.  
Intéressa le chœur dans toute l'action,  
Des vers trop raboteux polit l'expression.

Le Voltaire d'Athènes fut Euripide. Comme le dramaturge français, il prit plaisir à des subtilités d'une rhétorique souvent froide et incolore. Par ces trois hommes, la tragédie grecque atteignit sa perfection. Les comiques suivirent sous la conduite d'Aristophane et dès lors la Grèce put se vanter d'avoir un théâtre.

Quant à Rome, elle ne connut, avant l'année 391, que des spectacles d'adresse et de force. Ces jeux, appelés *ludi*, d'après Tertullien, parce qu'ils étaient d'abord en vogue en Lydie, avaient aux yeux des Romains la plus grande importance. De fait, la Grèce, ils formèrent une population forte et agile qui fournit les meilleurs soldats du monde. La gymnastique, qu'une fausse délicatesse nous fait trop négliger, aida aux Grecs à sauver, avec leur indépendance, la civilisation qu'ils avaient fondée et elle fut pour beaucoup dans les conquêtes romaines. Longtemps, ces jeux suffirent aux romains. Mais, en 391, une peste horrible sévit dans la ville et, pour apaiser les dieux, le premier théâtre fut ouvert.

Athènes et Rome, telles sont donc les deux villes où l'art dramatique obtint, dans l'antiquité, le premier droit de cité. De ces deux centres, le goût du théâtre se répandit partout. Il n'est point, je crois, nécessaire de le prouver. Une autre question plus grave s'impose à notre attention. Nous l'étudierons bientôt.

GIULIO.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 23 octobre 1882.

Les anciens croyaient, à tort ou à raison, que notre vie, présente ou future était écrite en caractères indélébiles dans le Livre du Destin, superbe volume gardé précieusement dans un temple magnifique par des sibylles jeunes ou antiques, presque toujours vertueuses, mais, hélas ! généralement indiscrettes.

Si ce livre fatidique existait encore, s'il nous était permis d'y jeter même un regard furtif, il est bien certain que beaucoup d'entre nous s'en trouveraient très satisfaits, mais le plus grand nombre en demeureraient atterrés, incommensurablement désespérés.

Se figure-t-on, par exemple, quelle grimace Arabi-Pacha aurait faite s'il avait pu lire dans le livre sibyllin la fin finale de sa mutinerie compliquée de pillage et d'assassinats ?

Et Bismark, qui croyait diriger à son gré les fils de l'intrigue turco-égyptienne, aurait-il risqué sa réputation de grand diplomate si une sibylle de Cumes ou d'ailleurs lui avait dévoilé l'avenir ?

De nos jours on ne croit plus aux prophètes, on se moque des anciens et de leurs augures ; on ne croit qu'aux faits démontrés, à la raison géométrique et surtout à la puissance du million.

Je ne veux pas blâmer positivement cette tendance de nos modernes : je le constate voilà tout.

Cependant il me sera bien permis de dire que malgré notre siècle de lumière, nos plus grands hommes ne sont souvent que des girouettes : Gladstone, ami de la paix à outrance, devient un foudre de guerre. Gambetta, républicain farouche, démagogue à tous crins, est aussi froid aujourd'hui qu'un volcan éteint depuis mille ans. Grant, l'ex-président, le César américain, a disparu comme la comète du ciel politique des Etats-Unis : on n'entend plus parler de lui.

Stanley, dont les exploits dans l'Afrique centrale ont fait presque oublier l'immortel Livingstone, compromet son prestige de grand explorateur en calomniant, en jalouxant son rival en découverte, M. de Brazza, qui a conquis et acquis à la France, sa patrie, tout un royaume africain.

En ce qui regarde les Etats-Unis, qui en ce moment

sont livrés aux politiques de toutes nuances, lesquels débâtent les théories les plus saugrenues pour se faire élire, nous voyons une nouvelle preuve que les masses pas plus que les individus n'échappent à cette loi de contradiction, d'inconséquence et d'erreurs qui est une maladie de notre époque.

Le juge Folger, qui se présente comme candidat républicain au poste de gouverneur de l'Etat de New-York, a débuté autrefois dans la politique comme démocrate convaincu ; il vient d'en instruire lui-même ses électeurs : Est-ce un converti ou un renégat ? Nous saurons bientôt ce que le peuple pense de ce caméléon.

Du reste les partis politiques sont dans le désarroi ; on ne sait pas au juste pour qui ni pour quoi l'on votera. La conviction n'existe dans aucun camp.

Chacun ira aux polls comme on va s'acquitter d'une dette.

On n'entendra nul cri de triomphe ; les visages seront uniformément banals ; et quand ce sera fini, tout le monde poussera intérieurement un ouf profond de soulagement et de satisfaction.

Bien que j'aie toujours eu un faible pour les croyances des anciens ainsi que pour leurs sibylles, je ne puis rien dire d'avance sur le résultat des élections de novembre prochain. N'est pas prophète qui veut. Je laisse cette spécialité à M. Vennor qui, malgré quelques erreurs, est indubitablement un second *Mathieu de la Drôme*.

\* \*

La presse américaine n'est-elle pas un peu sévère à son égard ?

Quoi ! parce qu'il s'est trompé dans une de ses prédictions on voudrait le jeter, comme le prophète Daniel, dans la fosse aux lions ! Quelle intolérance !

Les plus grands hommes, qui ont voulu faire des prophéties dans ce siècle, ont commis des erreurs !

Napoléon Ier a congédié Fulton en lui disant que la vapeur ne serait jamais d'aucune utilité à la marine ; et cependant la mer est sillonnée de steamers.

Monsieur Thiers a dit un jour en pleine Chambre des Députés que les chemins de fer en France étaient impossibles parce que le sol y est inégal.

Et pourtant Dieu sait si les locomotives, depuis cette prédiction, sifflent dans la plaine et plongent comme des glaives dans les montagnes.

Les savants aussi ne sont pas infaillibles.

Voici le professeur Brouardel, de Paris, qui vient nous faire croire que la jeune fille, Mlle Félix, qui s'est jetée du haut des tours de Notre-Dame, n'est pas morte par le choc qui s'en est suivi sur le pavé. Selon lui, la malheureuse aurait été asphyxiée dans la rapidité de la chute avant de toucher terre.

Il faut que les parisiens soient bien crédules pour ajouter foi à de pareilles sornettes.

Il n'y a pas très longtemps—tout New-York peut l'attester—un farceur a sauté exprès du haut d'une des piles du pont de Brooklyn dans la rivière de l'Est.

Certes les tours de Notre-Dame n'ont pas cette élévation, et cependant la personne qui a fait ce saut périlleux se porte si bien aujourd'hui qu'elle se propose de recommencer.

O Brouardel que tu es gascon, mon ami !

ANTHONY RALPH.

## LITTÉRATURE

On vient de publier une nouvelle vie de Shakespeare. Il paraît que c'est très intéressant, mais nous doutons fort que ce soit bien nouveau.

On doit publier, sous le titre de *Portio*, un nouveau roman de "la Duchesse," nom de plume qui cache celui de Maggie Argel, de Cork (Irlande). Elle a déjà publié *Phyllis*, *Mally Bowns*, et plusieurs romans et nouvelles d'une grande popularité.

*The Cruise of the Caww Club*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. W. L. Alden ; l'auteur passe la moitié de l'année en canot, et se trouve parfaitement renseigné pour traiter un pareil sujet. M. Alden est attaché à la rédaction du *New-York Times*, où il écrit surtout des articles de genre qui sont très lus.

Arsène Houssaye vient de publier des souvenirs intéressants d'Alfred de Musset. Il raconte, entre autres choses, que l'auteur de *Rolla*, à la demande de Henri Houssaye, avait envoyé à l'impératrice une pièce en un acte qui devait d'abord être jouée aux Tuileries, puis ensuite au Théâtre-Français. Cependant, elle n'a été jouée nulle part, elle est restée inconnue ou perdue. Un grand intérêt de curiosité s'attacherait à cette pièce, si on parvenait à la retrouver.